

Anamnèse et provocation : le discours pro-nazi de Hans Grimm après la Deuxième Guerre mondiale

Anamnese und Provokation: Hans Grimm, ein Sonderfall

Pierre Vaydat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/516>

DOI : 10.4000/germanica.516

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 81-96

ISBN : 978-2-913857-21-6

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Pierre Vaydat, « Anamnèse et provocation : le discours pro-nazi de Hans Grimm après la Deuxième Guerre mondiale », *Germanica* [En ligne], 42 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/516> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.516>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Anamnèse et provocation : le discours pro-nazi de Hans Grimm après la Deuxième Guerre mondiale

Anamnese und Provokation: Hans Grimm, ein Sonderfall

Pierre Vaydat

- 1 Parmi les apôtres du nationalisme allemand, Hans Grimm (1875-1959) est une figure souvent négligée, considérée en raison de son gros roman *Volk ohne Raum* (1926), dont l'action se déroule pour l'essentiel en Afrique du Sud avant 1914, comme appartenant à un passé révolu, celui du pangermanisme colonial. Sous le Troisième Reich, le livre était devenu un classique ; le slogan du « peuple sans espace », transformé en revendication de « Lebensraum », constituait un thème favori de la propagande hitlérienne. Avec cependant une différence de taille : Hitler ne voulait pas la restitution de l'empire d'outre-mer, mais la domination de l'Europe centrale et orientale et la conquête de territoires en Russie, infiniment plus riches en ressources agricoles et minières. Pour sa part, Grimm, depuis 1945, ne perdait aucune occasion de rappeler qu'il n'avait jamais adhéré au parti nazi et que son roman ne légitimait pas le « Drang nach Osten ». Il n'empêche que le centre culturel qu'il animait dans un ancien couvent (le « Klosterhaus ») acquis par lui en 1918 à Lippoldsberg, un bourg de deux mille habitants situé à la limite de la Hesse et de la Basse-Saxe, était devenu après 1945 la colline inspirée du nazisme post-hitlérien¹.
- 2 Les écrits (non-fictionnels) de l'« année zéro », puis de l'ère Adenauer, constituent une apologie de la personne d'Hitler et de l'hitlérisme. Elle est d'autant plus virulente que Grimm est un écrivain talentueux, capable de mettre au service de sa malfaisance toute la richesse et la plasticité de la langue allemande. Le discours de Grimm s'adresse à des lecteurs relativement cultivés, nostalgiques d'une époque de victoires militaires et d'hégémonie continentale, et rejetant avec véhémence l'imputation de crime collectif tout en continuant d'exprimer en privé dans la communication quotidienne leurs opinions demeurées réactionnaires et racistes. Discours résolument mémoriel, mais à contre-courant. Grimm opte pour l'anamnèse d'un redresseur de torts s'attachant à

culpabiliser les vainqueurs, et surtout les propagandistes qui dénoncent la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement des deux guerres mondiales ainsi que la complicité massive de sa population dans le génocide des Juifs. Son principe d'argumentation sera l'inversion ostentatoire des valeurs².

- 3 Indéniablement, Grimm est un polémiste efficace auprès du public bourgeois de la fin des années 40 et du début des années 50, dont il vise à capter le soutien. Il écrit sur le mode de l'interpellation, pratiquant l'attaque personnelle et l'insinuation. Il utilise tous les procédés rhétoriques conférant à l'écriture une tonalité solennelle. Il assène sans relâche à l'aide de l'anaphore et de la gradation l'idée maîtresse du néo-nazisme : l'Allemagne nationale-socialiste (on ne trouve bien sûr jamais sous sa plume le mot : nazi) a été diffamée et a fait l'objet d'un traitement punitif inique, alors qu'elle était en réalité la victime du ressentiment juif et de la volonté de puissance anglo-saxonne égarée, funestement alliée au bolchevisme. Le triomphe de ces forces acharnées à la destruction du Troisième Reich met en péril l'avenir de « l'homme blanc », dont Hitler, guidé par une perception quasiment surnaturelle du danger de catastrophe socio-raciale, était en voie d'organiser le sauvetage.
- 4 L'apologiste d'Hitler se définit donc sans vergogne comme un serviteur de l'« humanisme »³ ; ce terme devant être entendu au sens de la philosophie idéaliste allemande comme la conscience de la destination de l'homme et la volonté de l'accomplir ; le type humain suprême étant l'Allemand, en qui s'actualisent les potentialités les plus hautes du « weisser Mann ».
- 5 Le tableau des forces pernicieuses qu'Hitler n'a pu anéantir, déplore Grimm, en dépit de l'effort surhumain qu'il a exigé de lui-même et demandé à son peuple comporte quatre aspects : l'hostilité à l'Allemagne d'une Angleterre infidèle à son substrat et à sa vocation nordiques ; l'existence diasporique du peuple juif, inassimilable, « ferment de décomposition » ; le bolchevisme, danger encore plus démographique et racial (« l'asiatisme ») que social ; la volonté de dénazification aveugle, haineuse, des vainqueurs occidentaux et de leurs complices allemands, ceux qui ont créé la RFA, État usurpateur par excellence. Dans cette configuration stigmatisée par Grimm de façon répétitive, au long d'une série de textes qui sont une autobiographie et une profession de foi perpétuellement recommencées, Adolf Hitler devient pensable et cesse par conséquent d'être monstrueux, bien que Grimm avoue l'avoir trouvé toujours déplaisant en tant qu'individu.
- 6 Cette tactique consistant à renverser l'imputation de culpabilité, Grimm la met en œuvre dès le lendemain de la défaite. Il inaugure sa nouvelle trajectoire en rédigeant durant l'année « zéro » (1945-1946) deux textes impubliables à l'époque, car ils contiennent déjà l'essentiel du message insolent résumé ci-dessus. *Die Erzbischofsschrift* interpelle l'archevêque de Cantorbéry. Dans cet écrit, Grimm reproche au plus haut dignitaire de l'Église anglicane d'avoir prétendu inciter les Allemands au repentir, alors qu'il occultait l'action des bellicistes britanniques groupés autour de Churchill et passait sous silence la cruauté des bombardements alliés sur les villes allemandes. La « Lettre » revendique de contribuer à l'édification d'une « nouvelle Europe », purifiée de l'héritage diabolique de Louis XIV (Grimm oublie ou ignore Richelieu !) : la raison d'État de l'égoïsme national (« Staatsnationalismus »), que la Révolution française a potentialisée. La récupération de l'Idée européenne s'inscrit, on le voit, dans le prolongement direct de la « forteresse Europe » (« Festung Europa »), partie intégrante de la propagande de Goebbels⁴. Au nationalisme vieilli et borné des adversaires de

l'Allemagne, Grimm opposera quelques années plus tard le « sentiment ethnique » (« Artgefühl ») des divers populismes dont la revendication identitaire régionaliste s'accommodait sans peine de l'hégémonie exercée par l'Allemagne hitlérienne. Dans cette optique, Hitler apparaît comme un authentique internationaliste, qui parle et agit en Européen plus qu'en Allemand. À ce propos, Grimm fait l'éloge des volontaires étrangers qui se sont engagés dans la Waffen-SS⁵.

- 7 Dès la « Erzbischofsschrift », Grimm s'insurge contre la méconnaissance dont Hitler et ses idées auraient fait l'objet dans les pays démocratiques. Il tient cependant à ne pas passer pour un adulateur du « Führer » – un titre qu'il s'abstient de reprendre parce qu'il impliquait de la part de ceux qui l'employaient de gré ou de force une allégeance sans réserve. Il concède qu'Hitler lui a déplu parce qu'il était trop visiblement un Autrichien de basse origine. Il réproouve une nature de psychopathe perdant le contrôle de ses propos lors de moments d'excitation. Il avoue avoir été choqué, en décent bourgeois nordique, par le massacre des chefs de la SA en été 34 et par la Nuit de Cristal de novembre 38, deux événements qu'il affecte de mettre sur le même plan, celui de la brutalité populacière. Grimm affirme qu'il n'a pas accepté la révolution hitlérienne de gaieté de cœur. Mais il souligne que la bourgeoisie cultivée était en faute. Inhibée par sa « crispation de décence » (« aus lauter anständiger Verhemtheit »), elle n'a su ni proposer ni mettre en œuvre l'indispensable programme de régénération, renonçant ainsi au rôle qui aurait dû être le sien dans le destin national⁶.
- 8 Grimm veut voir la preuve de cet échec dans le parcours de Thomas Mann tel qu'il le présente : c'est le sujet de la *Thomas-Mann-Schrift*. Grimm dit avoir lu avec fascination la chronique des « Buddenbrooks », dont la beauté formelle l'a subjugué. Il ne trouve rien à redire aux écrits patriotiques de la période 1917-1918 : *Friedrich und die Grosse Koalition* et *Betrachtungen eines Unpolitischen*, du moins avant la suppression par l'auteur de certains passages trop abrupts en 1922. Mais il a désapprouvé le ralliement du grand écrivain à la République. Et il estime qu'après l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933, Thomas Mann, offusqué à bon droit sans doute par des mesures maladroites prises à son égard, a eu tort de choisir l'exil confortable en Californie, signifiant par là qu'il se désolidarisait de son peuple. Le pire scandale a été l'attitude de Thomas Mann lorsque les vainqueurs ont exhibé les horreurs des camps de concentration pour justifier leur condamnation collective du peuple allemand. Grimm cite longuement la lettre ouverte au peuple allemand publiée dans le *Hessische Post* en zone d'occupation américaine par laquelle Thomas Mann s'associe à cette condamnation en des termes sans appel qu'il reprendra au chapitre XLVI de *Doktor Faustus*. Grimm ose parler à ce propos de « meurtre perpétré sur des millions d'âmes » (« Millionen totesgeschlagener Seelen ») et de coup accablant porté à l'avenir de la civilisation occidentale (« eine neue furchtbare Belastung der abendländischen menschlichen (sic) Seele »). Il s'empresse aussitôt de déclarer qu'il ne souhaite nullement justifier les camps, mais c'est pour s'ingénier aussitôt à relativiser l'épouvante :
- Jedoch, Thomas Mann, – dass ich es gleich sage, ich verteidige um Gottes willen nicht die Konzentrationslager, deren Erfindung und unmenschliche Wirkung ich im Burenkriege in Südafrika vor 46 Jahren miterleben musste und an deren örtlicher Milderung ich damals im Geringen beteiligt sein konnte, noch weniger verteidige ich die ein- bis zweitausend Elenden, deren wahnsinnige Triebe in den Lagern mörderische Gelegenheiten fanden⁷.
- 9 Par ce rapprochement qui fait l'impasse sur le génocide en occultant la différence entre camps de concentration et camps d'extermination, Grimm se profile en tant

qu'instance morale et rejette sur l'impérialisme britannique la responsabilité originelle de l'abomination.

10 Dans la *Thomas-Mann-Schrift*, Grimm expose en détail l'ambivalence de son rapport à Hitler⁸. Quatre de ses actions l'ont empli de dégoût avant 1938 : le meurtre sauvage d'un militant communiste non armé au village de Potempa (Silésie), perpétré par des SA auxquels il a manifesté sa solidarité lorsqu'ils ont été traduits en justice (août 1932) ; son comportement féroce lors de la purge anti-Roehm de fin juin 1934, au cours de laquelle avait été assassiné également le général Kurt von Schleicher, son prédécesseur immédiat au poste de chancelier ; l'incarcération du pasteur Niemöller en 1937 ; les complots sordides organisés par la Gestapo pour éliminer de la tête de l'armée les généraux von Fritsch et von Blomberg, jugés trop peu dociles (février 38). Relevons qu'il s'agit dans ces quatre cas d'exhibitions spectaculaires de brutalité ou d'absence de scrupules bafouant les valeurs bourgeoises de décence. Par la manière dont il évoque ces faits, Grimm tient à montrer qu'il est au nombre des gens respectables.

11 Par contre, Grimm refuse d'attribuer à Hitler la responsabilité de la Nuit de Cristal de novembre 38 ; il la reporte sur Goebbels. Un écœurement semblable le saisira, prétend-il, lors de la répression consécutive à l'attentat du 20 juillet 44 :

Die Abneigung gegen die zunehmend krankhafte Wesensart Hitlers wurde bei mir vollkommen, als er die Henkersarbeit an den Generalen und jener Oberschicht begann, die in der zweiten Hälfte des Jahres 1944 das Vaterland zu retten versuchte⁹.

12 Toutefois, Grimm continue d'approuver avec ferveur ce qu'il estime avoir été la vocation d'Hitler et son mérite éminent :

Das fortschreitende innere Abrücken von der Person Hitlers und seinen Verbohrtheiten bedeutete kein Abrücken von europäischen Zielen, denen er weit bis in den Krieg hinein zu dienen versuchte [...] [...] es schien mir, man müsse um ein Gelingen des Ganzen, um eines Gelingens der Zeitenwende willen dummes Ungeschick und selbst elende Unbill in Gottes Namen ertragen, wir befänden uns eben in einer Revolution, die von unserer Oberschicht nicht rechtzeitig selbst unternommen worden sei [...]

13 Grimm va célébrer jusqu'à la fin de sa vie le grand transgresseur qui a mis fin à la duperie humanitaire judéo-chrétienne et assumé dans sa tâche de régénération de l'homme blanc la cruauté vitale poussée à l'extrême limite. Le mémorialiste paraphrase dans ses développements sur la « nature » le projet dont Hitler se glorifiait dans son testament politique, vantant sa capacité de prendre les « décisions les plus graves jamais demandées à un mortel » (« die Kraft, schwere Entschlüsse zu fassen, wie sie bisher noch keinem Sterblichen gestellt (sic) worden sind »)¹⁰.

14 Néanmoins, Hitler aurait été pris de folie en décembre 1941 (au moment de l'échec de l'offensive allemande devant Moscou) lorsqu'il s'est arrogé le commandement direct de l'armée, faisant prévaloir ses vues de stratège dilettante sur la compétence professionnelle des généraux¹¹.

15 Considérés dans leur ensemble, les écrits postérieurs à 1946 se caractérisent par une double cohérence paranoïde. Il y a d'une part le récit de la détérioration des relations germano-britanniques, d'autre part un historique de la question juive dans lequel l'accent est mis sur la légitimité de l'exclusion (Grimm n'approuve pas le génocide, mais laisse entendre, nous le verrons, qu'il en admet les raisons). Le portrait biographique d'Hitler est développé en liaison avec ces rétrospectives, lesquelles sont agencées de telle façon qu'elles apparaissent en termes de défis monstrueux à la cause allemande :

dans le cadre ainsi tracé, la sauvagerie nazie peut être présentée comme un comportement purement réactionnel, ce qui permet à Grimm de renverser l'imputation de culpabilité. L'apologie se radicalise après les procès de Nuremberg, et au fur et à mesure que la guerre froide s'intensifie, donnant à l'antibolchevisme une nouvelle respectabilité. Elle atteint le point culminant de l'effronterie dans le dernier texte édité du vivant de Grimm, en 1954, *Warum, woher – aber wohin ?*

- 16 Grimm traite le sujet de la détérioration des rapports germano-britanniques non pas en historien, mais en mémorialiste, à partir de son vécu prolongé en milieu anglais avant la Première Guerre mondiale. Il a personnellement assisté à la naissance de l'antagonisme fatidique et s'efforce d'en identifier les causes – une fois n'est pas coutume, mais solidarité nordique oblige – en faisant un effort d'objectivité.
- 17 Comme Hitler – avec lequel il se sent en communion sur ce point comme sur beaucoup d'autres –, Grimm est un anglophile déçu. Il reconnaît qu'à l'origine de l'inimitié se trouve une situation de concurrence et sa perception par le peuple britannique. Les Anglais sont irrités à la fin du XIX^e siècle par la présence dans leur île et dans leur capitale comme sur le territoire de leur empire d'un nombre croissant d'Allemands plus travailleurs et plus compétents qu'eux. Or, la conscience de la parenté raciale n'a pas atténué ce sentiment général d'hostilité, elle l'a plutôt exacerbé. La concurrence, Grimm y insiste, ne résultait pas d'une volonté allemande d'agression. Elle était l'effet inéluctable du manque d'espace vital. Dans l'Allemagne de Guillaume II, la progression démographique avait atteint un rythme tel qu'il était devenu impossible de demeurer au stade d'un pays rural. L'Allemagne était donc contrainte de s'industrialiser pour exporter. La réaction britannique de rejet s'expliquait tout naturellement : en effet, aucun peuple n'est disposé à supporter longtemps un afflux d'étrangers venus profiter de sa prospérité sans avoir dans les siècles précédents assumé les risques auxquels s'est exposée la nation au cours de son histoire. Laborieux, minutieux, efficaces, les Allemands séjournant et travaillant en milieu anglais n'avaient pas besoin d'arborer leur supériorité technologique pour indisposer leurs hôtes. Le pesant conservatisme inné des Anglais les empêchait de comprendre que leurs conceptions politiques et leurs structures économiques étaient vieilles et les rendaient de moins en moins aptes à s'imposer dans un monde façonné toujours davantage par l'émergence de nations dynamiques et de leurs nouvelles industries.
- 18 Grimm situe le déclenchement de la propagande anti-allemande en Grande-Bretagne en 1895-1896¹². Il a pu lire sur place – et il décrit cette lecture comme un traumatisme de séparation – deux articles parus anonymement dans la *Saturday Review*, intitulés « Our True Foreign Policy » (1895) et « A Biological View of our Foreign Policy », attirant l'attention sur le fait que l'ennemi potentiel principal n'était plus la France, mais l'Allemagne, et que le conflit à venir avec l'Allemagne surpuissante serait féroce, comme le sont toujours les luttes pour la survie entre espèces animales étroitement apparentées. Ces articles étaient-ils représentatifs ? Selon Elie Halévy, la *Saturday Review* était un journal « excentrique », autrement dit extrémiste¹³.
- 19 L'article de 1896 concluait : « Germaniam esse delendam ». Selon Grimm, Tirpitz en avait pris connaissance ; et sa réplique avait consisté à développer la flotte de guerre pour en faire un instrument de dissuasion¹⁴. En fait, c'est en décembre 1895 que Tirpitz expose dans une lettre à l'amiral von Stosch que le grand négoce allemand d'outre-mer ne doit plus se contenter de faire naviguer sa flotte marchande sous la protection tolérante de la Royal Navy, car dans ces conditions l'Allemagne mène une « existence

parasitaire » indigne d'un grand peuple. Les intérêts commerciaux allemands devront être défendus dorénavant à l'extérieur par une patrie qui se sera hissée au rang de grande puissance navale. Il s'agit de passer du statut de « parasite » à la position de force permettant d'émettre le fier mot d'ordre « civis germanicus sum »¹⁵.

- 20 L'antagonisme s'est aggravé lorsque les Anglais ont voulu étendre leur sphère de domination en Afrique du Sud sur les territoires du peuple boer. La première atteinte à l'intégrité de la nation boer date justement de 1895 : le raid de Jameson et de ses hommes échoue lamentablement, ce qui permet à l'empereur Guillaume II d'étaler ses convictions pangermanistes en adressant un télégramme de félicitations au président Krueger. Geste inconsidéré, qui braque contre lui et l'Allemagne et l'opinion du Royaume-Uni. Grimm va cependant tenir à le justifier¹⁶.
- 21 L'inspirateur principal de l'antiteutonisme au Foreign Office était Sir Eyre Crowe (1864-1925), dont le mémorandum de janvier 1907 « On the Present State of British Relations with France and Germany », mettait son gouvernement en garde contre la transformation inéluctable du potentiel économique et technologique allemand en menace militaire directe. Grimm ne manque pas de voir dans ce texte la preuve que la décision britannique d'entrer dans la guerre en 1914 au côté de la France était longuement préméditée.
- 22 Après 1919, soutient Grimm contre l'évidence documentaire, la Grande-Bretagne s'est follement entêtée dans l'antigermanisme systématique préconisé par Eyre Crowe et par son successeur le plus marquant, Robert Vansittart, nommé Directeur du Foreign Office en 1930¹⁷. Quant à Lloyd George, malgré son scepticisme quant à l'avenir du traité de Versailles, il s'est néanmoins réjoui de voir l'Allemagne désarmée, privée de ses colonies et paralysée en tant que concurrent commercial. Grimm s'enferme à tel point dans sa propagande qu'il passe sous silence le courant francophobe en Angleterre, pourtant dominant durant les années 1920 et 1930 après la parution du pamphlet contre le traité de Versailles de John Maynard Keynes, *The Economic Consequences of the Peace* ; il ne dit mot non plus de l'opposition britannique à l'occupation de la Ruhr par Poincaré en 1923, ni du refus constant des dirigeants anglais de conclure une alliance militaire en bonne et due forme avec la France ou de s'associer à elle pour intervenir contre la remilitarisation par Hitler de la Rhénanie. Il ne mentionne pas davantage la propagande pro-Appesement du *Times* et les lettres et mémorandums de Lord Lothian, accusant la France d'utiliser le traité de Versailles et la SDN pour exercer son hégémonie abusive sur le continent européen. Les choses étant vues ainsi, le seul personnage britannique positif de l'entre-deux-guerres hormis le leader de la British Union of Fascists, Oswald Mosley, est l'homme de « Munich », le Premier ministre Neville Chamberlain. Il a su rompre avec le legs du défunt Eyre Crowe et opter pour le rapprochement bénéfique avec l'Allemagne hitlérienne¹⁸. Mais le succès diplomatique de Munich a été saboté. Grimm parlant des mois qui ont suivi, évoque un feu roulant de superstition et de soupçon (« ein Trommelfeuer des Aberglaubens und des Argwohns in England »). Le terme « Aberglauben » est énigmatique (ou mal choisi) ; il faut supposer qu'il désigne les fausses croyances, la diffusion d'une mythologie anti-allemande échappant à l'analyse rationnelle.
- 23 La Deuxième Guerre mondiale est aux yeux de Grimm principalement une guerre fratricide (« Bruderkrieg ») entre deux peuples de même race¹⁹. Hitler en a tenu compte. Il s'est ingénié à épargner l'Angleterre, donnant l'ordre à ses troupes de stopper leur avance devant Dunkerque pour permettre à la BEF (British Expeditionary

Force) de se rembarquer²⁰. Grimm interprète pareillement le mystérieux envol clandestin de Rudolf Hess pour l'Angleterre en 1941 : il a tenté en héros solitaire de mettre fin par une négociation directe improvisée au mortel conflit anglo-allemand, acte sacrificiel qu'on lui fait expier par la détention perpétuelle injuste à Spandau²¹. L'un des épisodes les plus déplorables de cette guerre a été selon Grimm la bataille navale de mai 1941 dans l'Atlantique, qui a vu la destruction du cuirassé « Hood », suivie à quelques jours d'intervalle par celle du « Bismarck », l'orgueil de la Kriegsmarine. Catastrophe raciale :

[...] (deutscher) und englische(r) Verschleiss bester Söhne, [...] gegenseitiges Umbringen abendländischer Menschen gleichen und noch unverdorbenen Artwillens [...]²²

- 24 Le racisme comme principe privilégié de narration explique pourquoi un événement de cette sorte, tragique mais non déterminant, est mis en relief. Il explique également l'importance prise par le thème des relations germano-britanniques, qui peut paraître démesurée au regard d'autres enjeux. Le scandale absolu (« inconcevable ») est pour Grimm, toujours sous cet angle, la destruction de Dresde par la Royal Air Force en février 1945 :

[...] das unfassbare Geschehen von Dresden, das jede sinnlose Grausamkeit übersteigt, die von weissen Menschen je ausgeheckt wurde [...]²³

- 25 Pour Grimm, la culpabilité britannique (la trahison du monde blanc) s'incarne surtout dans deux figures maudites : d'abord Churchill, bien sûr, l'anti-allemand de toujours, complice de Roosevelt à Yalta. Sa volonté de démembrer l'Allemagne coûte que coûte a été l'un des facteurs essentiels de l'expansion du stalinisme en direction de l'ouest. Puis, dans la même dimension mythique, Vansittart, littéralement voué à la damnation en tant que semeur de haine et concepteur du traitement punitif :

Die Bezeichnung Vansittartismus wird eine Figur brandmarken durch die Jahrhunderte [...] Alles ist ausgeführt worden, wie die Vansittarts und die Abergläubischen in England vor dem Krieg verlangten [...]²⁴

- 26 La politique de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne a donc été aberrante. Elle a systématiquement affaibli l'Occident en provoquant l'amputation territoriale de l'Allemagne et en livrant son peuple à la désespérance (« Hoffnungslosigkeit »), ce qui, joint au manque aggravé d'espace, a entraîné l'effondrement démographique²⁵.

- 27 Le châtement de l'Angleterre est son déclin impérial :

England verlor seinen Glanz und seine Geltung für den Weissen Mann²⁶.

- 28 À l'appui de son réquisitoire, Grimm convoque pour lui servir de caution morale deux témoins britanniques de leur siècle, très écoutés entre la fin des années 1930 et le début des années 1950 : Victor Gollancz (1893-1967), figure célèbre du monde éditorial londonien (il a fondé en 1936 le « Left Book Club »), et Edward Hallett Carr (1892-1982), diplomate, puis professeur d'Université, éditorialiste au *Times* de 1941 à 1946. Tous deux ont préconisé en pleine guerre une attitude de modération à l'égard de l'Allemagne. Gollancz condamnait l'acharnement de Vansittart²⁷. Dès 1946, il publiait *Our Threatened Values*, reportage compatissant sur l'Allemagne affamée et le traitement brutal des « Sudetendeutsche » par les Tchèques. Comme Gollancz était juif, il était d'autant plus précieux à Grimm comme témoin à décharge, et Grimm mentionne à chaque référence son origine. Quant à E. H. Carr, il alignait d'impeccables références scientifiques. En 1939, il avait publié *The Twenty Year's Crisis*, ouvrage très critique à l'égard du traité de Versailles et des démocraties « nanties » (les « haves » tentant

vainement de s'opposer aux régimes totalitaires, et notamment au nazisme, les « have nots » dans leur reconquête légitime du statut de grande puissance et de l'autonomie économique et financière). En 1942, Carr publiait *Conditions of Peace*, condamnant tout projet de paix punitive au nom de l'Europe à réédifier. Il s'élevait contre la théorie selon laquelle le peuple allemand serait voué intrinsèquement à la malfeasance. Le chapitre 9 de ce livre, « Britain and Germany », était un plaidoyer vibrant pour la réconciliation. Grimm cite largement ces deux ouvrages. (Carr est devenu après 1950 un historien réputé du régime soviétique²⁸.)

- 29 Le deuxième thème notable par le nombre d'occurrences après celui des relations germano-britanniques est le problème juif, plus exactement celui de la responsabilité allemande dans le génocide. L'argumentaire disculpant va comporter deux volets : les torts des Juifs depuis l'entrée en Canaan jusqu'en 1945 et au-delà ; et le sort des Juifs sous l'hitlérisme.
- 30 La question juive est abordée elle aussi sous l'angle d'un catastrophisme cosmique dont Hitler vu par Grimm a été l'annonciateur. La catastrophe qui s'avance après la Grande Guerre est dans la vision d'Hitler biologique, sociale et géopolitique à la fois : le naufrage de l'Occident se désagrègeant dans la massification et le métissage. Le désarroi que suscite Hitler chez les observateurs en tant que « phénomène » (« die historische Erscheinung Hitler ») tient à sa double personnalité : ce démagogue vulgaire, ce « kleiner Mann » parfois repoussant, est en même temps un visionnaire qui a compris comme en rêve (« traumhaft begriff »), donc en état de semi-conscience, autrement dit en inspiré, la forme que prendrait l'apocalypse : le bolchevisme, version dictatoriale et militarisée du communisme, se mettant à la tête de « l'asiatisme ». Le grouillement chinois et indien génère un flot montant des peuples de couleur. Le bolchevisme est la volonté implacable d'une minorité d'activistes utilisant au profit de leur appétit de puissance la conjonction de la surpopulation et de la pénurie (« Mangel und Masse » ; Grimm résiste rarement à la tentation journalistique de l'allitération.) Telle est la coalition qui a triomphé en 1945 avec l'aide des Américains, devenus l'instrument du ressentiment juif (compréhensible au demeurant) contre Hitler.²⁹
- 31 Les Juifs n'ont pas été l'agent déclencheur direct de la catastrophe. Mais leur faute criminelle est d'avoir sapé la capacité d'affirmation vitale de la race blanche. Éternellement non-intégrables, ils ont développé l'esprit négateur chez les peuples parmi lesquels ils vivaient. En affirmant se solidariser avec les opprimés, ils contestaient systématiquement le principe d'autorité, c'est-à-dire le pouvoir d'imposer au nom des valeurs d'excellence (« Hochwertigkeit ») la cohésion sociale et politique ; un pouvoir susceptible de prendre des formes diverses, mais d'une manière ou d'une autre, ce qui est sous-entendu par Grimm, toujours héréditaire (dynastique, national, familial, entrepreneurial), donc racialement homogène. L'histoire récente de l'Allemagne et de l'Europe est censée en témoigner :
- 32 Durant la première moitié du XIX^e siècle, Heine, Ludwig Börne et Marx ont contesté l'ordre existant avec virulence. La subversion juive a continué dans l'Allemagne de Bismarck et celle de Guillaume II. Grimm cite les noms de Lasker, Rathenau et Maximilian Harden. La révolution bolchevique a prolongé l'œuvre de déstructuration avec Bernstein-Trotsky à sa tête. À Ekaterinbourg, c'est une escouade judéo-bolchevique qui a massacré le tsar et sa famille. L'éphémère République des Conseils de Bavière était dirigée par Kurt Eisner, juif également. Le traitement des Juifs par le Troisième Reich a suscité de leur part une haine exacerbée, ce que Grimm déclare

d'ailleurs comprendre, mais ne peut approuver : elle s'est traduite par l'appel au boycott, les meurtres de Wilhelm Gustloff (le « Gauleiter de Davos ») et, à Paris, du conseiller d'ambassade vom Rath. Au passage, Grimm justifie les lois de Nuremberg interdisant notamment les mariages mixtes et rendant pratiquement impossible la fréquentation mutuelle dans la vie quotidienne : les Allemands avaient le droit de protéger la pureté de leur sang ; ils ne faisaient qu'imiter la législation promulguée pour les Juifs par Esdras vingt-cinq siècles plus tôt. En 1938, ce sont les Juifs qui ont empêché Chamberlain de poursuivre la politique d'entente avec Hitler après la signature des accords de Munich. Ensuite, avec Roosevelt qui leur a servi de relais de pouvoir, ils ont progressivement entraîné les USA dans la guerre.

- 33 Grimm soutient parallèlement que le fait génocidaire a été amplifié indûment à des fins de propagande. Le chiffre de six millions de victimes juives serait une affabulation. On devrait parler d'un million et demi de morts au plus, probablement seulement de 600 000. Le négationniste tient cependant à se donner moralement le beau rôle en faisant semblant de reconnaître l'absolu éthique :

Womit ich nicht sagen will, dass eine geringere Zahl eine umso geringere Untat bedeute³⁰.

- 34 Sur la base de cet historique effronté unilatéral, Grimm croit pouvoir affirmer que le génocide n'est pas le crime absolu dont les Allemands doivent être considérés comme coupables pour l'éternité. Car les Juifs ont commis un crime capital et prolongé en s'attaquant à la suprématie institutionnalisée des meilleurs (autre traduction possible de « Hochwertigkeit »), principe vital de toutes les sociétés de race blanche. Leur œuvre de vengeance, les procès de Nuremberg, est symbolique à cet égard :

Es kommt als Schandmal der Menschengeschichte zu der entsetzlichen Tragödie vom 1. Oktober 1946. [...] Die Sowjetunion verurteilt mit. Dass von ihr, und zwar ohne Notstand, die grössten Menschenschlächtereien aller Zeiten ausgeführt worden sind, stört offensichtlich keinen der Mitrichter. Jeder der Mitrichter weiss von Katyn [...] Den politischen Prozessen von Nürnberg wagt man die Ärzteprozesse folgen zu lassen. Die deutschen Ärzte, die mit Euthanasie zu tun hatten und in harter Zeit eine harte Pflicht für die Erbgesundheit zu erfüllen versuchten, [...] werden umgebracht bis auf zwei³¹.

- 35 La volonté juive de destruction de la race blanche est encore manifeste bien après la Seconde Guerre mondiale, là où la race blanche se défend en Afrique du Sud : le fils du magnat Oppenheimer y organise la lutte contre la politique d'apartheid du Dr Malan³².
- 36 Dans le cadre forcément limité de cet article, il y a lieu de revenir en guise de conclusion sur le grandissement hyperbolique de Vansittart dans l'univers mental démentiel de Grimm depuis 1945. Comme toutes les figures opposables symétriquement, l'ex-Directeur du Foreign Office et le prophète marginalisé de Lippoldsberg ont des points communs. Deux d'entre eux sont particulièrement remarquables.
- 37 Il y a d'abord le caractère holiste, absolutisant, de leur vision de l'Allemagne. L'un et l'autre s'attachent à souligner les continuités du germanisme. C'est ainsi que Vansittart, comme Grimm, tient Luther et Fichte pour des précurseurs idéologiques du nazisme³³.
- 38 Mais ce qui est surtout frappant, c'est la conscience obsessionnelle d'enjeux planétaires. Grimm assure que l'ultime mission de l'Allemagne aura été de préparer l'avenir biologique de la race blanche, et c'est la raison pour laquelle il s'acharne à monumentaliser l'époque hitlérienne³⁴. Pour Vansittart, il y va de la survie de

l'Angleterre comme civilisation modèle d'hommes libres face à l'Allemagne d'Hitler (puis, après 1946, à la Russie soviétique). C'est pourquoi Vansittart a mis en garde contre le rêve longtemps caressé par Grimm comme par Hitler d'une entente globale en bonne et due forme et d'un partage de la domination mondiale. Grimm a pris connaissance principalement de deux textes de Vansittart : *Black Record* (1941) et *Lessons of my Life*. Proche en cela de Ribbentrop, qu'il tient en haute estime et dont il partage les convictions, il majore le rôle de Vansittart au point d'attribuer à son pouvoir d'influence une responsabilité maléfique dans le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale³⁵. Curieusement, Vansittart semble avoir ignoré l'existence de Hans Grimm : il n'en fait mention nulle part³⁶.

NOTES

1. Sur le «Klosterhaus» de Lippoldsberg et le tissu relationnel de Grimm après 1945, voir : Dieter Lattmann: «Raum als Traum: Hans Grimm und seine Sorge von der Volkheit» in Karl Schwedhelm (Hsg.): *Propheten des Nationalismus*, List Verlag, München, 1969, pp. 259-263 ; Annette Gumbel: 'Volk ohne Raum'. *Der Schriftsteller Hans Grimm zwischen nationalkonservativem Denken und völkischer Ideologie*, Selbstverlag der Historischen Kommission Darmstadt und der Historischen Kommission für Hessen, Darmstadt und Marburg, 2003, pp. 224-337 (on trouvera dans cet ouvrage une copieuse bibliographie). Voici le corpus exploité pour cet article (les titres sont suivis des abréviations utilisées pour les notes) :

- *Die Erzbischofsschrift. Antwort eines Deutschen* (ERZB), Plesse-Verlag, Göttingen, 1950
- *Die Thomas-Mann-Schrift* (TH.-M.-SCHR.), Klosterhaus Verlag Lippoldsberg, 1972 (rédigé en 1946)
- *Erkenntnisse und Bekenntnisse* (ERKBK), Göttinger Verlagsanstalt für Wissenschaft und Politik, 2. Aufl. 1956 (1. Aufl. 1952)
- « Rückblick » (RBL), 1950 in *Über mich selbst und meine Arbeit*, Klosterhaus Lippoldsberg, 1975, pp. 104-138.
- *Warum, woher - aber wohin? Vor und unter und nach der geschichtlichen Erscheinung Hitler* (WWW), Klosterhaus Verlag Lippoldsberg, 1954.

2. Il écarte la solution de l'amnésie fabriquée, pour la raison qu'elle relèverait d'une politique de l'autruche peu morale et psychologiquement désastreuse (WWW, p. 17). Mais il y a lieu de penser qu'il préfère la provocation, pour s'ancrer à nouveau dans l'espace médiatique.

3. RBL, 129 (Il célèbre « Munich ») : «Unendlich Grosses schien gewonnen für Europa und für den Humanismus, das dunkle Fragezeichen vor dem ersten Schritt hinein in die Zeiten- und Menschenwende schien beseitigt.» C'est donc en toute logique qu'il voit en Hitler celui qui accomplit la pensée de Fichte. Grimm cite *Reden an die deutsche Nation*: «Unter allen Völkern seid ihr Deutschen es, in denen der Keim der menschlichen Vervollkommnung am entschiedensten liegt.» (Péroraison du « Quatorzième Discours ». Définissant son projet d'éducation, Fichte avait dit dans le « Neuvième Discours » : «Wir haben (diese Erziehung) als eine gänzliche Umschaffung des Menschengeschlechtes bezeichnet.» Grimm interprète cette philosophie en raciste déclaré.

4. Erkbek, p. 24sq., 35, 68sq.

5. WWW, pp. 399-401; dans la foulée, Grimm exalte l'année 1942, au cours de laquelle l'Allemagne était parvenue au zénith de la puissance, de l'expansion et de la gloire militaire (*ibid.*, pp.

- 399-408). Sur l'ambition internationaliste d'Hitler (fonder en Europe centrale un «nordgermanisches Reich»), cf. Erkbek, pp. 144-145.
6. TH.-M.-SCHR., p. 51.
7. *Ibid.*, p. 15.
8. P. 57sq.
9. *Ibid.*, p. 58. Grimm condamnera cependant quelques années plus tard Stauffenberg et les dissidents de juillet 44 comme traîtres à la patrie (WWW, p. 16: «der entsetzliche 20. Juli 1944 » ; voir aussi *ibid.*, p. 222sq. et 412-418).
10. Sur l'hyper-naturalisme d'Hitler, contexte philosophique de cette formulation, voir Carl Amery: *Hitler als Vorläufer. Auschwitz - der Beginn des 21. Jahrhunderts*, Luchterhand Verlag, München, 1998 ; Fabrice Bouthillon: *Et le bunker était vide... Une lecture du testament politique d'Adolf Hitler, précédée de la traduction inédite des testaments d'Adolf Hitler*, Hermann, Paris, 2007.
11. Th.-M.-SCHR., p. 163sq.
12. ERZB, pp. 15-23, RBL, pp. 114-116, WWW, p. 33sq.
13. Cf. Elie Halévy: *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle. « Epilogue II : Vers la démocratie sociale et vers la guerre 1905-1914*, rééd. Hachette, Paris, 1975 (1^{re} éd. 1932), p. 42. Voir également Paul Kennedy: *The Rise of Anglo-German Antagonism 1860-1914*, éd. Fontana Press, London, 1989, p. 282 ; mais cet historien observe que le bouillant périodique en question accueillait favorablement la visite d'État de Guillaume II en novembre 1899, déclarant la coopération avec l'Allemagne plus profitable politiquement que l'hostilité mutuelle. Quant à Christian Fläschle, dans *Rivalität als Prinzip. Die englische Demokratie im politischen Denken des wilhelminischen Deutschland 1900-1914*, éd. Peter Lang, 1991, il cite (p. 145) un article de la *Saturday Review* de novembre 1907 qui est un panégyrique débridé du Kaiser : «[...] the only European statesman living to-day who can be said to possess the undefinable quality of genius [...]». Ce qui prouve que Grimm aime à travestir les faits et les dits par exagération ou par omission.
14. WWW, p. 53.
15. Texte dans *Reclam Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung*, 8, pp. 278-279.
16. *Über mich selbst und meine Arbeit*, p. 109.
17. Le Directeur du Foreign Office, écarté fin 1937 pour son obstination à gêner la politique de l'Apparement, est devenu en 1940-1941 le propagandiste anti-allemand le plus célèbre du monde anglo-saxon. Un historien britannique qui est loin pourtant de l'admirer inconditionnellement, lui atteste d'éminentes qualités : «Vansittart, a formidable and able man, and a good German scholar [...]» (W.N.), Medlicott «Britain and Germany: The Search for Agreement 1930-1937» in David Dilks (ed.): *Retreat from Power*, Macmillan, London, 1981, p. 80. Vansittart dégage dans l'histoire de l'Allemagne moderne deux constantes. Elles sont à ses yeux les aspects devenus complémentaires après 1871 d'une volonté d'agression hypertrophiée : la continuité militariste (prussianisme) et la doctrine de la supériorité raciale (pangermanisme). Grimm a tracé un portrait haineux de Vansittart (ERZB, p. 158, 176 ; TH.-M. SCHR., pp. 107-110).
18. WWW, p. 240.
19. RBL, p. 130.
20. WWW, p. 364.
21. WWW, 387sq.
22. WWW, p. 391.
23. WWW, p. 450.
24. TH.-M.-SCHR., p. 107 et 180.
25. ERKBEK, p. 150.
26. *Über mich selbst...*, p. 135.
27. V. Gollancz: *Shall our Children Live or Die? A Reply to Lord Vansittart on the German Problem*, Victor Gollancz Ltd, London, 1942. Vansittart a raillé l'humanisme narcissique de Gollancz : «Even

during the war, people like Gollancz were preening themselves on not hating Hitler. This is no way of survival.» (*Even Now*, Hutchinson, London, 1949, p. 113.)

28. Appréciations élogieuses de Grimm sur Carr : ERZB, p. 34, 110, 142 ; TH.-M.-SCHR., 138sq. ; RBL, 124 ; WWW, 155.

29. Pour ce qui suit : WWW, p. 555sq.

30. ERZB, p. 46 ; ERKBK, pp. 96-97.

31. WWW, p. 481. Le philosophe antinazi Karl Jaspers a fait ressortir les aspects juridiquement contestables du procès de Nuremberg (cf. *Die Schuldfrage*, 1945). Mais, contrairement à Grimm, il exhorte le peuple allemand à saisir la chance que lui offre ce procès spectaculaire pour prendre conscience de leur culpabilité morale et endurer l'assomption purificatrice. Grimm veut bien reconnaître que les Allemands ont commis des crimes collectifs. Mais il en relativise la gravité en évoquant les crimes collectifs passés et présents des vainqueurs qui se sont érigés en juges : extermination des Indiens en Amérique du Nord, des Maoris en Nouvelle-Zélande ; bombardements au phosphore des villes allemandes ; centaines de milliers de femmes allemandes violées par les soldats soviétiques ; destruction par l'arme atomique de Hiroshima et de Nagasaki ; crimes d'Israël à l'encontre des Arabes de Palestine (WWW, p. 199). En alignant ces griefs, Grimm opère une répartition tendancieusement égale de la souffrance et de l'avilissement. C'est ainsi qu'il reconnaît que le sort des populations juives a été effroyable. Mais il l'estime mérité en ce sens que les Juifs étaient et continuent d'être les « ennemis potentiels » (« potentielle Feinde ») de l'avenir de l'Europe : « und die europäische Zukunft, darum sich ausser dem Manne Hitler niemand kümmern wollte, war von noch grösserem Gewicht als der unzweifelhaft moralische Frevel, den Hitler auf sich lud und der dem deutschen Volke fälschlich aufgeladen wurde » (WWW, 203).

32. WWW, pp. 558-559.

33. R. Vansittart: *Lessons of my Life*, Hutchinson, London, 1943, pp. 159-161 sur Luther ; sur Fichte, p. 182, 190.

34. WWW, p. 107.

35. Cf. note 24. Sur Ribbentrop, qu'il loue d'avoir encouragé Hitler dans sa politique de recherche d'une alliance avec l'Angleterre, WWW, p. 171. Ribbentrop accusait Vansittart d'avoir saboté cette alternative ; cf. Joachim v. Ribbentrop: *Zwischen London und Moskau. Erinnerungen und letzte Aufzeichnungen*, aus dem Nachlass hrsg. v. Anneliese v. Ribbentrop, Druffel Verlag, Leoni am Starnberger See, 1953, p. 98 : « Wenn man heute behauptet, der Vansittartismus und der ganze in diesem Wort enthaltene Deutschenhass sei eine Folge von Hitlers Politik, so halte ich dem entgegen – und ich glaube mit mehr Recht: die Hitlersche Politik war eine Folge der Politik Vansittarts von 1936! » (Lors de la visite de Vansittart à Berlin à l'occasion des Jeux Olympiques de 1936, Ribbentrop n'était pas parvenu à obtenir du Directeur du Foreign Office un infléchissement de la politique extérieure britannique en faveur d'une alliance).

36. J'ai centré mes travaux de recherche de ces dernières années sur la biographie intellectuelle et politique de Vansittart. L'absence d'une quelconque allusion à Grimm est d'autant plus étonnante que les textes qui viennent d'être analysés confirment les vues jugées en 1941-1944 excessives, voire indignes, car frisant le racisme (anti-allemand) de l'ex-diplomate.

RÉSUMÉS

Face au débat de clarification et de repentance (« Vergangenheitsbewältigung ») qui s'amorce au lendemain de l'effondrement du Troisième Reich, l'écrivain raciste (völkisch) Hans Grimm met en œuvre une anamnèse de défi, renversement radical des critères éthiques. Ses écrits des années 1946-1958 sont une apologie en règle du régime hitlérien, y compris des atrocités antijuives, présentées comme des actes moraux, procédant d'une nécessité métapolitique légitimante. Car les Juifs sont dans la vision du monde de Grimm un élément de subversion fatale, minant depuis le début de la dispersion (volontaire et délibérée dans sa version de l'histoire) le principe de l'autorité sociétale héréditaire, base de la prééminence de l'homme blanc. Leur élimination devient dans cette perspective une réaction de légitime défense, dont les excès horribles deviennent excusables. Grimm glorifie en Hitler – malgré l'aversion avouée que lui inspire sa personne – une figure salvatrice. C'est aussi pourquoi l'Angleterre de Churchill et de Vansittart (chef du Foreign Office de 1930 à 1937, puis propagandiste anti-allemand très écouté durant la Deuxième Guerre mondiale) se voit accusée, pour avoir résisté à la conquête du monde par l'Allemagne, d'avoir trahi la race blanche, porteuse de la plus haute destination de l'homme. Grimm campe en Hitler un « phénomène historique » monumental : lui seul a osé affronter par la guerre préventive le danger que présentait pour l'avenir de l'humanité supérieure l'alliance des masses asiatiques et du bolchevisme ; lui et le peuple allemand tout entier ont été les victimes de la mission de sauvegarde qu'ils ont assumée.

Angesichts der bereits unmittelbar nach dem Untergang des Dritten Reiches sich anbahnenden Vergangenheitsbewältigung betrieb der immer noch völkische Schriftsteller Hans Grimm bei der Anamnese in trotziger Haltung den radikalen ethischen Perspektivenwechsel. Sein politisches Schrifttum der Jahre 1946-1958 ist ein ausdrückliches Bekenntnis zur Hitlerherrschaft einschliesslich der begangenen Judengreuel. Diese werden als zwar bedauerliche, doch immerhin im Zeichen einer metapolitischen Notwendigkeit zu legitimierende moralische Akte präsentiert. Denn die Juden sind in Grimms Weltsicht seit Anfang der Diaspora (die er als freiwillig erfolgt darstellt) durch ihr Wirken ein Verhängnis für das soziale Autoritätsprinzip und damit für die Vorherrschaft des weissen Menschen. Ihre Ausmerzungen sei daher berechnete Abwehr, deren abscheuliche Exzesse somit entschuldbar. Grimm glorifiziert also Hitler – trotz einer freimütig zugegebenen Abneigung gegen dessen Person – als grossartige Retterfigur. Dementsprechend wird das England Churchills und Vansittarts (Head of Foreign Office von 1930 bis 1937, dann während des Zweiten Weltkrieges erfolgreicher antideutscher Propagandist) des Verrats an der weissen Rasse, dem Träger der höchsten Bestimmung des Menschen, beschuldigt, weil es sich dem Welterohebungsvorhaben Deutschlands entgegengestellt habe. Grimm lobt Hitler als monumentale « geschichtliche Erscheinung »: er allein habe es gewagt, um der Erhaltung des höchsten Menschentypus willen den Präventivkrieg gegen den mit dem Bolschewismus sich verbündenden Asiatismus zu führen. Er und mit ihm das gesamte deutsche Volk seien nun die Opfer dieses freiwillig aufgenommenen Auftrags geworden.